

**Jérôme Bourdon**  
*INA, Paris*

# TÉLÉVISION ET SYMBOLIQUE POLITIQUE\*

## Du fonctionnel au symbolique

Ce texte, issu d'une enquête<sup>1</sup>, souhaite également refléter un itinéraire théorique. Nous sommes partis sur le terrain pour établir des liens entre deux catégories de données : la « biographie politique », d'une part, les modes de consommation des médias — et singulièrement de la télévision, d'autre part. Ce qu'on entend ici par « biographie politique » renvoie aux étapes successives de la socialisation politique dans la vie de l'individu, aux différents moments de son engagement ou de son intérêt (ou désintérêt) pour la politique. Nous souhaitions aussi saisir, de façon générale, la relation entre les médias et la constitution de la mémoire politique des sujets. Sur une échelle de temps plus courte, il s'agissait enfin de vérifier comment, au moment de l'enquête, les sujets réagissaient au traitement de la politique par les médias<sup>2</sup>.

Sous l'effet d'une double durée, celle de l'enquête (quatre longues conversations à plusieurs mois de distance) et celle de la biographie (les « souvenirs de politique » que nous sollicitons après coup), la vision du politique qui émerge des entretiens ne correspond pas à celles d'un sondage de période pré-électorale ou de « sortie des urnes ». De l'aptitude des leaders à gouverner, du bienfait de telle ou telle mesure, bref, de la réalité « proprement politique » des experts et des journalistes, beaucoup de nos sujets ne nous dirent à peu près rien.

Leur mode de compréhension n'était pas « réaliste », mais, pour employer un mot qui

mérite immédiatement précision, « symbolique »<sup>3</sup>. Je ne retiens du mot symbolique que deux des significations, extrêmement nombreuses, dont l'anthropologie et la sémiotique l'ont chargé. D'abord, il s'agit d'un niveau de signification non directe, second par rapport à un niveau premier de sens (Todorov, 1985) : ici, c'est un sens symbolique qui s'ajoute à un premier niveau proprement politique, jugé tel par les journalistes et les hommes politiques qui interviennent dans les programmes et les émissions auxquels est soumis le spectateur. Cette remarque liminaire n'exclut pas que, dans certaines circonstances, le sens symbolique soit perçu avant le sens premier — ou soit même le seul niveau de sens perçu.

Deuxième caractéristique de cette symbolique politique : elle correspond à une position cognitive particulière des sujets. Ils ne cherchent pas des propositions sur le monde politique qui soient vraies ou fausses. Les interprétations symboliques sont celles qui aident à comprendre le monde, en même temps que (et parce que) la question de leur valeur de vérité est suspendue. Elles sont tenues pour vraies globalement sans être jamais décomposées analytiquement pour être confrontées au monde. C'est ce qu'un anthropologue appelle le « paradoxe du symbolisme » : on tient une proposition synthétique pour vraie sans la confronter aux autres propositions synthétiques susceptibles de la valider ou de l'invalider (Sperber, 1974, p. 111). Le savoir politique qui résulte de la télévision répond admirablement, pour une large part, à ce critère. En outre, on le verra, la télévision elle-même fait l'objet d'un savoir symbolique. Ce qu'on sait d'elle, ce qu'on croit savoir d'elle, ne se prête pas directement à la contradiction.

L'analyse des dispositifs cognitifs rencontre et systématise ici des problèmes anciens de l'anthropologie, y compris de l'anthropologie des sociétés contemporaines. Un livre comme *The Uses of Literacy* est tout entier traversé par la question de la croyance. Parlant des classes populaires, Richard Hoggart (1970, p. 216) note que les chansons sentimentales sont « *prises au sérieux mais on ne croit pas entièrement aux paroles* » et on « *ne prend pas au pied de la lettre la vision du monde qu'elles véhiculent* ». Cherchant à résumer l'attitude des personnes décrites par Hoggart à l'égard de l'ensemble des informations publiques qui leur sont soumises, un commentateur français a parlé d'« attention oblique » et d'« adhésion à éclipses » (Passeron, 1970). Ce sont de telles attitudes que nous allons maintenant rencontrer, en tenant compte de ce que suggère la notion d'« adhésion à éclipses », une dimension temporelle et mémoriale, essentielle pour comprendre les variations dans la croyance.

## **Les médias et le travail de la mémoire politique**

### ***Premier souvenir : le politique et le public***

Au début de l'entretien, sinon de la biographie politique, l'évocation du premier souvenir politique s'est révélée être une consigne féconde, qui en même temps fait néanmoins apparaître certaines limites de notre enquête. Malgré toutes nos précautions, les personnes de classe sociale

modeste, au faible niveau scolaire, ont perçu le caractère scolaire de la situation et se sont senties contraintes de produire un savoir. Cinq personnes butent fortement sur la consigne : deux femmes d'agriculteurs, trois ouvriers, dont le plus âgé de notre échantillon réagit ainsi : « *le plus lointain souvenir d'un élément politicien* » (Silence). « *Mon premier souvenir de quand j'étais jeune (...). Oh là oui il y en a quand même. Il y en a eu, sûrement. Comme pas mal de gens enfin. Mon premier souvenir lointain (...). Je ne sais pas. Je sais pas quoi vous dire. Mon plus lointain souvenir je sais pas ?* ». L'enquêtrice l'oriente alors sur le récit de son enfance : « *Bon, je suis corse et on habitait un petit village, la vie n'était pas pareille, même pour aller à l'école et tout (...).* » C'est après un quart d'heure d'entretien qu'on « tombe » sur le premier événement « politique » : « *les hommes rentrant des colonies, du Maroc, d'Indochine, ils avaient fait les colonies. Pour moi c'était des petits événements.* » A partir de là, l'enquêtrice va utiliser le mot événement, ce qui amène l'évocation d'élections, de conflits sociaux, racontés sur le plan personnel, et ponctués chaque fois d'un : « *ça c'était un événement* » à la fois ému et satisfait.

Ces trébuchements apparaissent riches d'enseignements : la première partie de l'entretien, sauf peut-être pour les militants, est en fait une négociation sur la définition du politique. Cette définition, nous la retrouverons chez tous les membres du panel : « *C'était (...) ma première angoisse liée à quelque chose d'extérieur au foyer, c'est-à-dire la politique* », dit, à propos d'un incident durant la guerre d'Algérie, une employée qui doute fort de la pertinence de ses déclarations. (« *La mort de Sartre* », dit-elle au deuxième entretien, « *mais je ne sais pas si c'est politique* »). Chez un autre enquêté, à propos d'un incident dans les guerres coloniales, survenu quand il avait sept ans : « *C'était ma première émotion liée comme vous dites, liée à la politique (...), c'est-à-dire un petit peu au monde, aux choses qui bougent* ».

Il y a bien un savoir « proprement politique » que la plupart des enquêtés, y compris lorsqu'ils sont politisés, jugent insuffisant, tout en critiquant leur propre ignorance : les programmes des partis, les dates des élections. A un niveau plus archaïque (archaïque doit s'entendre ici sur le plan individuel et sur le plan social), la vie politique est d'abord faite de grands événements publics, moments de forte participation affective où tout un monde de possibles inconnus jusque-là s'ouvre, où la peur se mêle à l'espoir. Une jeune femme raconte, à propos d'un discours du Général de Gaulle : « *J'avais remarqué qu'il y avait une atmosphère de très grande écoute. Cette atmosphère, c'est à cause de ça que j'ai écouté le discours. Je me rappelle qu'il avait demandé un référendum (...). Je n'oserais pas dire que c'était un peu comme en temps de guerre car je n'ai jamais vécu la guerre mais c'était un peu ça, soit il disait quelque chose et c'était la catastrophe, soit il disait quelque chose et ça se récupérait* ». Par recoupement, nous avons pu dater ce souvenir. L'auditrice avait dix ans. Elle a écouté, en 1969, le discours du Général de Gaulle où il annonçait son départ s'il n'obtenait pas le nombre de voix suffisant lors du référendum sur la régionalisation — il dut effectivement partir.

Cette vie publique faite de grands moments de menaces et de promesses, d'inquiétudes et d'espoirs, nous l'avons rencontrée chez tous les interviewés, qu'ils se soient ultérieurement politisés — au sens classique — ou non. Ces premières rencontres avec la politique, ces temps

sismiques de la vie publique, marquent durablement ceux qui les vivent : « *L'ordre des choses a changé mais on ne sait pas vers quoi (...). L'espace d'un instant, l'événement échappe à tout discours, fourmille de possibilités inédites* » (Dayan et Katz, 1984, p. 25). Quand on avance dans la biographie des interviewés, ces moments forts sont, de plus en plus souvent, des événements de médias — que les médias soient porte-parole ou organisateurs de l'événement.

### ***L'émergence des médias***

Les événements politiques sont, de plus en plus fréquemment, des « événements de médias », ou du moins des événements auxquels les médias prennent une part importante. Les enquêtés de plus de quarante ans ont souvent le sentiment d'avoir été « envahis » par la politique et singulièrement par la politique télévisée, envahissement auquel participait, *volens volens*, notre travail sociologique. « *De notre temps les gens faisaient moins de politique parce que premièrement il y avait pas tant de ministres dans le gouvernement, il y avait un ministre dans chaque branche et puis c'est tout, les gens ne s'intéressaient pas à la politique comme maintenant (...). Ça fait partie de la vie moderne ça aussi (...). Giscard quand il a fini son septennat (...), je ne comprends pas une chose de mon temps (...) un chef de l'État quand il faisait plus partie du gouvernement (...). Ben on le voyait plus paraître à la télévision (...). Maintenant ces hommes politiques même quand ils sont vaincus on les voit tous les quatre matins à la télévision.* » Dans le récit, la « tribu » (le mot est de l'un de nos enquêtés) des hommes politiques apparaît en même temps que la télévision, sans que soit séparée une cause d'un effet.

Il est difficile de dire s'il faut attribuer à l'âge ou à la génération le changement ainsi décrit. Une interprétation par l'âge serait plus facile à corroborer quantitativement. Il est seulement « vraisemblable » que les médias « parlent plus de politique » (et comment le mesurer?). Par contre, il est statistiquement clair qu'écoute de la télévision et forte politisation sont en relation inverse. En France, la durée d'écoute quotidienne moyenne de la télévision s'établissait à 184 mn chez les personnes âgées de 15 ans et plus. Cette durée s'élève considérablement quand l'âge s'élève ou lorsque les revenus décroissent : elle est de 245 mn chez les ménagères de plus de 50 ans, de 203 mn dans les « catégories socio-professionnelles inférieures » contre 138 mn chez les « catégories socio-professionnelles supérieures<sup>4</sup> ». De tels chiffres sont commentés par un des spécialistes français des données quantitatives sur l'audience de la télévision : « *Le grand partage est là. D'un côté, des gens qui se passent fort bien de la télévision ou du moins l'utilisent peu, parce qu'ils ont un grand nombre de moyens d'information, de divertissements, de spectacles ou de pratiques culturelles (...). De l'autre côté, tous ceux qui ne disposent pas des mêmes moyens (...). Pour eux, la télévision est le grand, parfois l'unique moyen de loisir et de distraction, d'information et de culture* » (Souchon, 1990, p. 346).

L'âge élevé et le faible niveau scolaire sont aussi liés à un faible degré de politisation : toutes les enquêtes convergent en ce sens : « *Les femmes participent moins à la vie politique que les*

*hommes, les jeunes (20 à 30 ans) et les plus de cinquante ans moins que le groupe d'âge intermédiaire, les habitants des zones rurales moins que les citadins, les groupes situés au bas de l'échelle sociale moins que les groupes privilégiés* » (Huyse, 1969, p. 109). Ce double aspect est trop connu pour que nous y insistions, quels que soient les pays. Certes, les téléspectateurs à forte durée d'écoute ont la possibilité d'échapper aux émissions politiques, surtout depuis 1986 où six à sept chaînes sont disponibles au lieu de deux ou trois antérieurement. Selon le sondage commenté par Roland Cayrol (Bourdon, Cayrol, Souchon, 1988), en 1985, 33 % des personnes interrogées disaient ne regarder jamais et 25 % presque jamais « *L'Heure de Vérité* », c'est-à-dire la grande émission politique de la télévision. Mais une émission fait exception en ce sens, une émission très regardée et située, en France, au moins, à la même heure sur toutes les chaînes : le journal télévisé. Cette série quotidienne est citée à de nombreuses reprises par tous nos interviewés : « *Je vivais beaucoup plus à l'extérieur. C'était pas l'actualité qui nous attirait c'était le divertissement d'abord. Le journal c'était différent. Je crois que c'était même pas commenté en images à l'époque. Les images sont venues petit à petit, je ne sais pas quand* ». Née en 1931, la personne qui parle a disposé d'un téléviseur dès les années 50. Elle fait d'ailleurs une erreur des plus significatives, puisque le journal télévisé des débuts ne comportait pas de présentateurs mais seulement des reportages (c'est-à-dire « des images »).

Un effet de génération est également perceptible. Les plus jeunes des interviewés citent plus facilement des souvenirs de médias, et ce, dès leurs premiers souvenirs : ainsi les discours du Général de Gaulle (de 1958), la mort de J.F. Kennedy, la mort de Georges Pompidou, président de la République (1974), la Guerre des six jours. Quant aux moins jeunes, même ceux qui sont très politisés dès leur jeunesse et fort exposés à l'information politique (pour lesquels l'effet d'âge est donc atténué), ils glissent d'une catégorie à une autre. Avant le début des années soixante, on cite une conversation familiale, un commentaire d'article de journal, et même, dans deux cas, un voyage présidentiel en province. Après, les émissions de télévision sont plus souvent citées, surtout celles entourées d'une atmosphère de « grande écoute » dont parle l'une des interviewées.

### ***Les images communes***

Si l'on considère la chronologie des événements cités, indépendamment des personnes, les souvenirs de médias prennent plus d'importance au fur et à mesure qu'on avance dans le temps, et les mêmes événements sont de plus en plus souvent cités par les interviewés. Le monde semble se resserrer autour de l'écran de télévision et du haut-parleur de la radio. Un des seuls faits cités par tous les enquêtés (avec Mai 68 et différents épisodes du gaullisme) est l'assassinat de Kennedy, qui mérite de faire date comme premier événement du « village global » McLuhanien. Ensuite, les enquêtés reviennent à des événements nationaux. Aux côtés de l'assassinat de Kennedy, différents événements liés à de Gaulle ainsi que Mai 68 sont universellement cités, et souvent en même temps.

On se rappelle le déroulement des événements. La crise de Mai 68 fut notamment marquée par l'absence du Général, littéralement disparu pendant une quinzaine de jours, avant un spectaculaire retour radiophonique à la fin du mois. Suivirent des élections, un changement de Premier ministre, un référendum qui entraîna le départ du pouvoir du Général en avril 1969. Celui-ci cessait alors toute activité publique et mourait un an et demi plus tard. Or des personnes de génération différente resserrent considérablement cette chronologie : tout se passe comme si l'absence temporaire du Général de Gaulle pendant la crise avait précédé de peu le départ définitif, puis le décès du Général. Le départ temporaire, le départ définitif et le décès ont une chose en commun : le chef de l'État disparaît des écrans, des hauts-parleurs. Comme il se retire du monde, il se retire des médias — et cette absence est vécue, dirait-on, de la même façon.

Le souvenir de Georges Pompidou, qui ne gouverna que quatre ans, est cité par tous, soit spontanément, soit sur relance. Il est un personnage plus ambigu que de Gaulle : président « bonhomme », rassurant (venu après les guerres coloniales, avant la crise économique), mais président inquiétant en raison des circonstances de sa mort. Il mourut lentement d'un cancer, ce qui fut soigneusement caché aux médias mais devenait de plus en plus visible : « *Je me rappelle surtout des commérages sur sa maladie très secrète, et puis son visage bouffi* » (Étudiante, née en 1960). Le secret fut bien gardé, mais l'on parla abondamment, après coup, de la maladie du président. L'un des interviewés ramène le passé au présent, transformant un événement secret à l'époque en événement public — au détour d'un éloge de la transparence en démocratie : « *En U.R.S.S., je ne comprends pas pourquoi ils cachent tout, quand Pompidou était malade, on le disait* » (Exploitant agricole, né vers 1935).

### ***Le cumul des images, effets et contre-effets***

Cette étrange reconstruction évoque une problématique traditionnelle de la sociologie des effets, la fonction d'agenda (« *agenda-setting function of the media* »). Cependant, l'effet cumulatif ne joue pas toujours dans le sens attendu. Les tenants de cette problématique suggèrent que les médias réussissent à imposer, non des opinions, mais les problèmes sur lesquels portent des opinions. Ces études à court terme font peu de cas de ce qui est déjà présent dans la mémoire des interviewés au point de départ des enquêtes — et qu'ils ne formalisent pas forcément en terme de « problème » sur lesquels avoir des « opinions ».

Avec le temps, il reste moins des opinions et des problèmes que des hommes et des images. La fonction d'agenda ne joue pas seulement le temps d'une campagne électorale, mais à long terme, sur la mémoire sociale. Les rediffusions, les émissions rétrospectives dont la télévision est de plus en plus friande ancrent certaines représentations aux dépens d'autres. Ainsi pour Georges Pompidou : événement dissimulé à l'époque, la maladie du président devient un événement public *a posteriori*. De façon plus générale, les images les plus montrées, les

*stock-shots* privilégiés, sont aussi les images les plus citées. De Khrouchtchev, sur relance, un tiers de l'échantillon cite « la chaussure », sans être capable, dans la plupart des cas, de dater et de situer l'événement dans son contexte : on sait que le Premier secrétaire du Parti Communiste de l'Union Soviétique se fit connaître en 1959 à la tribune de l'ONU, en tapant sur sa table avec sa chaussure.

Dans ce processus cumulatif, les médias font aussi l'histoire, et l'histoire très contemporaine. Pourtant, comme beaucoup d'autres, notre enquête contredit l'image d'une influence à sens unique, dans le domaine historique comme dans le domaine électoral. Les spectateurs n'acceptent pas tout ce que les médias leur proposent, même abondamment, s'il est perçu une contradiction avec « ce que l'on sait par ailleurs ». Ils peuvent ainsi consolider l'image inverse de celle que les médias veulent promouvoir, devenant de « contre-sources » d'histoire. Six personnes, dont trois ont vécu directement la guerre, opposent ainsi l'image qu'« on donne » de la Deuxième Guerre mondiale à la réalité qu'ils ont connue. Il s'agit de la Résistance.

Une femme née en 1937, aujourd'hui sympathisante communiste, et marquée par une double rupture : avec un père d'extrême-droite qui avait été collaborateur et antisémite ; avec un mari de droite qui l'influçait beaucoup (« *j'ai vraiment compris du jour où j'ai divorcé* »), critique ainsi le rôle des FFI dont certaines interventions avaient fait « *tuer des innocents* ». Et ça, ajoute-t-elle, « *tout le monde ne le dit pas* ». Autre constat, d'une personne située à droite de l'éventail politique, mais impliquée moins personnellement dans l'histoire de la guerre : « *Quand on entend parler des résistants, on a l'impression qu'il n'y avait que des collaborateurs mais alors tous ceux qui n'étaient pas collaborateurs n'étaient pas résistants (...). Ils ne parlent pas du tout des gens qui sont restés tranquillement chez eux* ». Ce « *on en a parlé* », c'est bien sûr les médias, fictions et débats confondus. Se trouve ainsi confirmée l'intuition d'un historien selon laquelle l'image de la Résistance à la télévision française est « une image pieuse », décalée par rapport à l'opinion publique<sup>5</sup>.

### **Façons de voir, d'écouter, de lire**

Ces traces mnésiques sont inséparables d'une certaine façon d'appréhender les médias. Chez ceux, majoritaires, pour lesquels le journal télévisé est la première source d'informations, celui-ci est traité non pas comme une source d'informations, mais comme un genre télévisuel, un moment de la programmation qui correspond à une certaine attitude mentale mais aussi physique : « *Ah oui les informations je les regarde tous les soirs à huit heures, c'est une détente. J'écoute tout ça, et je suis sûre d'être assise.* » (Hôtesse retraitée, née en 1935).

Comme toutes les émissions de direct ou de pseudo-direct à la télévision, l'information est d'abord rattachée à la personne du présentateur et à la chaîne. Mais cette « série à un seul personnage » propose des intrigues particulièrement confuses. On retient ce qui provoque une émotion vive de la communauté, et surtout ce qui est répété suffisamment longtemps (*cf. supra*).

Six personnes du panel portent d'ailleurs des appréciations explicites sur la « qualité dramatique » du petit feuilleton « journal télévisé ». Il en est ainsi à l'égard du grand conflit social des routiers, étalé sur plusieurs jours : « *j'aime bien suivre tous ces trucs-là ça bouge comme ça, ça sort de l'ordinaire* » (ouvrier, né en 1945). Celui-ci cite aussi de nombreuses images d'événements spectaculaires (conflits, guerre du Golfe), mais se refuse à les interpréter, s'en déclarant incapable.

Chez un couple d'agriculteurs, la télévision occupe une grande place : « *Le journal de 20 h tous les soirs, puis une "grande émission" avant d'aller se coucher à 10 heures* ». Ils écoutent aussi la radio durant leur travail : mais sans conviction politique. L'épouse dit préférer l'information et les variétés au film : « *moi j'aime bien les informations, tout ce qui existe de maintenant* (sic) (...) ». De même, se référant à un groupe d'émissions de variétés à travers le nom du présentateur (métonymie courante dans la conversation télévisuelle : « *Moi je dis : ça au moins c'est du direct, c'est du vrai, moi ce qu'il me faut c'est ça (...). Quand la télévision est en grève, je suis toujours en train de rouspéter en disant c'est pas possible.* » Elle n'aime pas les films que sa famille lui impose souvent. Par contre, elle apprécie l'information comme les variétés, pour une raison commune, le sentiment du direct, au sens large, d'une « prise » sur le monde.

Plus que « l'exposition sélective », rencontrée en période électorale par Lazarsfeld, nous trouvons une sorte « d'exposition inattentive » proche des attitudes décrites par Richard Hoggart. Pour ces divers témoins, personnes âgées, agriculteurs, employés, la télévision fait partie d'un autre monde, monde lointain, peu accessible. Il devient accessible, de façon régulière, dans le domaine de la fiction, de la variété. Pour l'information politique, il le devient de façon beaucoup moins régulière. Sont ainsi privilégiés ces grands événements qui saillent dans la mémoire, au prix d'une réinterprétation symbolique sur laquelle nous allons maintenant revenir en détail.

## Les allégories du politique

### *Personnalisation*

Que sont les grands événements ? Ils ne correspondent pas forcément à des dates précises (phénomène de condensation de plusieurs événements en un seul) et ne sont pas non plus clairement situés dans le temps ni dans le contexte politique. Ce caractère fortement idiosyncrasique n'empêche pas les événements mémorables d'avoir beaucoup en commun. D'abord, et tout comme les grandes émissions de télévision ou des films, les événements sont appréhendés en termes de personnalités : non plus les présentateurs, mais les acteurs.

Cette personnalisation est un trait permanent de la vie publique, antérieure à l'apparition de la télévision. En 1954, le Premier ministre français d'alors, Pierre Mendès France, fit



distribuer du lait à l'école primaire, dans le cadre d'une série d'actions dirigée contre la consommation d'alcool en France. Sans date, hors contexte politique, ce fait est cité par beaucoup de ceux qui étaient à l'école primaire à ce moment-là. Un personnage extérieur, un Premier ministre, faisait soudain irruption, non sur l'écran de télévision, mais par la présence d'un verre de lait inhabituel sur la table de l'école.

La Quatrième République (1947-1958) a également connu deux présidents traités en quelques lignes par les manuels de science politique en raison de leur influence, jugée faible. C'est oublier leur popularité d'alors et l'intérêt que leur porta la grande presse illustrée. Plusieurs personnes imitent le fort accent du sud-ouest du premier, et la figure de sa femme. La réélection du second par le Parlement (qui fut le fruit de longues tractations politiques) est évoquée, notamment en ces termes : « *Mon premier souvenir, ça remonte très loin, j'étais à l'école élémentaire (...). Un camarade de classe qui en rentrant à l'école à une heure et demie m'a dit : t'as vu, on n'a toujours pas de président (...). Sur le coup je n'ai pas fait attention mais ça m'est resté* ». Il est notoire que « le président » fasse ainsi irruption dans la vie de l'enfant sous forme d'une absence : c'est le jour où le président est absent qu'on découvre qu'il existe<sup>6</sup>.

### ***Une typologie des événements mémorables***

Le caractère dramaturgique de l'événement est remarquable. Du récit qui s'ouvre autour des grands personnages de ce monde, les événements — médiatiques ou non — nous content l'histoire selon deux modalités essentielles, la fête et le drame, celles-ci prenant, à leur tour, des aspects divers. La fête, c'est le franchissement d'une distance sociale ou politique : les ennemis se réconcilient ou se parlent, l'exclu du pouvoir y parvient enfin, la vérité « nous » est enfin dite. Le drame, c'est au contraire l'ouverture d'une faille dans le paysage. Le décès en est la forme la plus évidente — d'autant moins douloureuse qu'il est prévisible. Plus douloureuses, et remémorées plus vivement, sont les disparitions subites, ou, plus encore, les trahisons qui révèlent des aspects noirs des personnages.

D'autres auteurs ont élaboré des typologies des grands événements, notamment des grands événements médiatiques (Dayan et Katz, 1984), distinguant ainsi les combats réglés (Jeux olympiques, débats présidentiels), les conquêtes (visite de Sadate à Jérusalem, du pape en Pologne...) qui abolissent une distance sociale ou naturelle, les couronnements (mariages mais aussi funérailles, qui célèbrent à travers l'individu la norme sociale).

Notre typologie est à la fois plus restreinte et plus large. Plus large, car il ne s'agit pas seulement d'événements médiatiques, mais des grands événements qui mettent en jeu certaines figures politiques. Plus restreinte, car notre classement ne se fonde pas sur des caractéristiques de la mise en scène, mais du sentiment spectatoriel. On aura remarqué l'absence de toute référence aux grands débats politiques à la veille des élections : ceux-ci ne sont pratiquement pas cités, notamment le grand débat entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand,

candidats à la présidence de la République en 1974. C'est qu'ils ne sont pas transgressifs d'une norme : ils contribuent seulement à la renforcer. L'incertitude à laquelle ils correspondent, c'est celle de l'élection et de l'acte électoral, très souvent cités dans les interviews (mais que nous n'avons pas analysés car ils sont hors de la problématique développée ici, et l'objet de la plus haute attention politologique).

### ***La réconciliation et la fête***

Première catégorie d'événement, la fête abolit bien une distance sociale. Elle peut prendre une forme directe. En France, Mai 68 est cité par cinq personnes comme un moment de réconciliation sociale, lors de manifestations ou lors d'une longue grève d'usine qui vit lutter ensemble ouvriers et cadres. Cette réconciliation, c'est parfois la télévision qui peut en donner l'image. Cet ex-militant socialiste, très critique à l'égard de la télévision, n'a gardé qu'un seul souvenir fort de la campagne pour les Européennes : *« J'ai regardé malgré tout l'émission des résultats parce que j'avais rien d'autre à faire. Mais je ne me suis pas beaucoup intéressé (...). Il y a quand même un souvenir qui m'a marqué (...). Deux personnes du show-business (...) (N.D.A. l'une de droite et l'autre de gauche), ils se sont serrés la main (...). L'autre a pu dire oui, tu as raison. On a trouvé là un homme de droite et un homme de gauche tout à fait d'accord. Ça me démontre une fois de plus que la politique c'était quelque chose d'un petit peu hypocrite de tous les côtés (...). Ça prouve qu'il y a des gens de droite très bien. Il pourrait y avoir un seul parti, ce serait le parti de l'intelligence (...) »*.

Distance entre les « camps » opposés, distance entre le « roi » et son peuple : plusieurs types de franchissements transgressifs de la norme sociale (et donc télévisuelle) peuvent être remémorés. Un agriculteur, peu politisé (il ne vote qu'occasionnellement), a gardé le souvenir d'un événement télévisuel en direct, où l'on voyait, en 1977, le président de la République venu discuter successivement à plusieurs tables où se trouvaient assis des représentants de simples citoyens. Le reste du grand événement médiatique, cité par seulement deux personnes de notre échantillon, a d'ailleurs partiellement échoué — même s'il fut l'objet, en son temps, de commentaires fort nourris de la presse. Nos deux témoins l'ont perçu comme une tentative : *« on n'y croyait qu'à moitié »*, dit l'agriculteur téléspectateur.

La réconciliation est plus intense lorsqu'elle concerne deux nations en guerre, représentées par leurs chefs d'État. La guerre n'est plus ici seulement une métaphore de la politique (comme souvent en démocratie) mais la politique même. Un seul événement médiatique et international (outre la mort de Kennedy) est cité spontanément au cours du premier entretien, ceci par deux personnes : la rencontre « Sadate-Begin » et la paix entre Israël et l'Égypte, qui a suscité un grand bonheur, chez une employée juive, et chez un étudiant, tous deux peu politisés, qui avaient 17 et 19 ans au moment de l'événement. Ce dernier dit : *« J'étais content de ça, j'étais bien, j'étais resté tout l'après-midi pour regarder »*. On rejoint ici une observation de Pierre

Bourdieu. Les personnes qui se sentent exclues du champ politique, pour lesquelles l'indifférence « *n'est qu'une manifestation de l'impuissance* » (1979, p. 73), peuvent se prononcer sur des événements qui ne sont pas formulés en termes proprement politiques. Ils approuvent la « réconciliation de deux ennemis héréditaires » (aspect narratif et moral) mais n'auraient sans doute rien à dire à propos des « futures conséquences sur le processus de paix au Proche-Orient » (aspect proprement politique).

### **Décès et disparitions**

L'appréhension des décès des leaders est particulièrement nette chez les personnes peu politisées qui les citent fréquemment et deviennent conscientes de cette fréquence : « *Finale-ment c'est tout ce que je me rappelle, des morts et des élections* ». Une femme retraitée, seule, s'inquiète de sa vulnérabilité aux informations inquiétantes, mais, par un mécanisme projectif que nous allons retrouver, reporte cette hyper-sensibilité sur l'opinion toute entière, définie comme « Les Français » : « *Quand les gens disparaissent, je trouve ça insupportable, mon entourage, les gens que j'estime, les gens bien (...). Chaque fois qu'un homme disparaît, j'ai l'impression que les Français sont derrière comme derrière des grands-pères. A la mort de Kennedy, je me suis dit : mon Dieu qu'est-ce qui va se passer ?* ».

Ces départs et ces disparitions mettent en relief chez tous les enquêtés le personnage de De Gaulle<sup>7</sup>. Il efface la présence des autres leaders, d'une façon impressionnante : « *C'était un homme intelligent, sûr de lui. Son arrivée, c'était (...) un événement fantastique. Il n'était pas sympathique, plutôt caustique* » ; « *Ensuite on pourrait parler de De Gaulle mais je n'en parlerai pas, c'est un monument...* » ; « *Il était en complet noir, parce que vous savez c'était un monsieur qui était toujours tiré à quatre épingles* ». Ce caractère monumental, figé, hiératique, de l'image du Général se retrouve dans un premier souvenir politique d'école primaire, celui d'une image photographique : la photo de De Gaulle dans le bureau de la directrice de l'école, telle une « statue, une image pétrifiée ». Car même pour les plus jeunes, le Général dévore le temps politique. « *D'ailleurs le Général de Gaulle il a toujours été là, la guerre c'est lui ; de 45 jusqu'à sa mort il était là* » (employée, née en 1959) ; « *Le Général de Gaulle, sa durée de vie m'a paru énorme* » (Étudiante, née en 1960). Des autres leaders politiques, disons seulement qu'aucun n'atteint la dimension considérable du Général. Seule exception : François Mitterrand, qui suscite chez quatre enquêtés une adhésion et un respect comparable.

L'opposition rassurant/inquiétant est essentielle dans la construction de l'image du leader. « *Pompidou était intelligent je pense, il était très rassurant, il essayait de trouver l'équilibre...* ». Chez le même témoin, à propos de Khadafi : « *Il y a eu aussi l'histoire entre la Lybie et puis l'ambassade d'Angleterre. Bon là Khadafi il devient dingue, c'est un personnage inquiétant (...) on se sent menacé, on pense à des gens comme Hitler, des gens comme Napoléon, des gens qui étaient intelligents mais à la limite un peu fous (...) avec une certaine part d'inconscience.* » (Femme au

foyer, ex-secrétaire et déléguée syndicale, née en 1944). Aux leaders qui participent à la réconciliation, s'opposent ceux qui sont sources d'instabilité, soit qu'ils constituent une menace permanente, soit qu'ils participent à une nouvelle catégorie d'événements mémorables : les trahisons.

### ***Trahisons et ruptures***

La trahison apparaît d'abord sous une forme très classique dans la satire politique : les promesses non tenues des hommes politiques. Celles-ci sont citées par la plupart des interviewés (dans les cas des personnes politisées, elles donnent lieu à une interprétation non plus affective mais politique, en termes partisans). Lorsque les socialistes, arrivés au pouvoir en 1981, se furent convertis à ce qu'on appela le « réalisme économique », ils durent revenir sur beaucoup de leurs engagements — et des espoirs suscités en 1981. Une grave crise de la sidérurgie provoqua en 1984 un nombre considérable de licenciements : « *Mitterrand avait promis que dans la sidérurgie les emplois seraient tenus. Et il n'a pas tenu sa promesse. J'ai vu ça à la télévision, j'ai vu son discours mais pas en entier parce que j'avais été voir un ami à l'hôpital qui regardait justement ce discours et j'ai trouvé que le président avait l'air gêné.* » Le même témoin déclare spontanément, dès le premier entretien que « *Giscard n'a pas tenu ses promesses* ». Sur relance, elle précise : « *C'est ce qu'on disait* ». A propos d'une campagne électorale en 1974, un ouvrier remarque que le candidat gaulliste jeune (Chirac) avait subitement lâché le candidat plus âgé (Chaban-Delmas), ce qu'il critique en termes moraux autant que politiques : « *Chirac, je l'aime sans trop l'aimer. C'est que Chaban-Delmas a été à un moment candidat à la présidence, j'ai une grande estime pour Chaban-Delmas parce que c'est un homme plus ancien et qu'il a participé dans la Résistance. Et Chirac ne l'a pas soutenu (...). J'estime que Chirac ne devait pas tirer dans les pattes de Chaban-Delmas...* » En 1978 enfin, lors de négociations sur l'actualisation du programme commun élaboré par les partis socialiste et communiste, on vit les partenaires de la négociation interviewés en direct à la sortie de la salle de réunion annoncer non sans émotion la rupture, l'un d'eux passant à un tutoiement tout à fait inhabituel dans ces circonstances. Direct, émotion, révélation dans le même temps d'une distance (rupture) et d'une proximité (le tutoiement) nouvelles : tout se combine pour faire de l'événement un moment mémorable.

Dans le même cadre, nous rangerons un autre événement, lui aussi très classique chez les satiristes, le scandale politique. Le scandale vient ternir l'image personnelle. L'exemple le plus frappant nous est donné par Valéry Giscard d'Estaing. En 1979, la presse révéla qu'il avait reçu des diamants en cadeau d'un dictateur africain. « Les diamants de Bokassa » devinrent une affaire politique majeure. Or, Valéry Giscard d'Estaing, longtemps ministre des Finances, avait construit son image sur la rigueur intellectuelle et morale, d'où un certain manque de chaleur humaine. L'affaire des diamants constitua un exemple de ce qu'on appellerait, en termes goffmaniens, communication à contre-emploi (« *communication out of character* »). Elle est le

premier fait cité par huit personnes auxquelles on demande de réagir à la mention du nom (jamais cité par elles) de Valéry Giscard d'Estaing, en fin du premier entretien.

### ***Trois métaphores du politique : la famille, la guerre et le complot***

Chez les personnes peu politisées, on ne peut pas directement déduire, des positions politiques de tous ces souvenirs, même s'ils contribuent à ternir ou à embellir l'image du leader politique. Ils reflètent une vision du monde qui ne doit rien aux idéologies politiques (Hoggart, 1970, p. 150).

Comme le notait Hoggart, comme le notent tant de nos enquêtés, nous sommes « envahis par une foule d'abstractions ». Or, il est une façon très simple, et déjà signalée par Hoggart, de réordonner la vie politique. Les deuils, les ruptures, les retours : tous ces événements politiques sont ceux d'un long drame familial, devenu une indispensable allégorie du monde politique. Les membres des classes populaires « *ont conscience d'avoir accédé à un monde qu'ils se savent mal armés pour comprendre. On conçoit que, dans ces conditions, ils appliquent au monde extérieur les critères qu'ils utilisent pour juger et comprendre leur petit monde familial* » (*id.*, p. 252).

Les termes mêmes utilisés par la presse sont bien souvent ceux d'une métaphore familiale. Ainsi, la coexistence d'un premier ministre de droite et d'un président de gauche en 1986-88 est tout de suite devenue la « cohabitation », ce qui rendait immédiate une appréhension affective d'un problème que les politologues disséquaient par ailleurs avec délice. Cette allégorie familiale constitue un exemple de l'emploi de systèmes métaphoriques dans des contextes sociaux donnés (cf. Lakoff & Johnson, 1985, p. 17).

De façon moins fréquente, d'autres systèmes métaphoriques sont utilisés pour interpréter les mystères de la politique. Nous avons déjà noté le premier : les « camps » politiques font la guerre pour le pouvoir, guerre remplie de rumeurs, de batailles, d'alliances. Une autre métaphore apparaît plus rarement, inversant, au fond, la métaphore familiale. Au lieu de rapprocher à l'extrême la politique, on l'éloigne le plus radicalement qui soit, rationalisant ainsi son impuissance. A l'allégorie familiale s'opposent ainsi les théories du complot et de la manipulation en politique, d'ailleurs bien antérieures à l'apparition de la télévision, mais que celle-ci semble généraliser en les rendant plus diffuses.

La métaphore du complot est fréquemment utilisée dans le cadre international — où l'éloignement géographique rend les choses encore plus mystérieuses pour les personnes peu politisées. Le recours aux « deux grands » est très fréquent pour expliquer les crises. Partout ils sont à l'œuvre, dès qu'on ne sait pas comment expliquer : « *Au Liban, je crois que les Français étaient là pour rétablir l'équilibre entre deux chefs. Mais je crois qu'il y a du Est-Ouest là dessous (...). C'est le sort des petites puissances d'être sous la tutelle de l'un ou de l'autre, Russes ou Américains.* » (Femme au foyer, née en 1945). Sur le plan national, le complot prend une forme plus modeste, et sans doute beaucoup plus ancienne. La télévision peut ainsi nourrir un thème

classique de l'antiparlementarisme : « *ils* s'opposent pour rire, mais se mettent d'accord "sur notre dos" » ; « *On les voit s'engueuler à la télé (...). Plus on monte dans la politique plus ça devient pourri. J'ai un petit-cousin qui a été député socialiste et on m'a dit qu'il disait : on se bat bien, mais après on va boire un coup ensemble... Ils font du cinéma... c'est regrettable, parce qu'après tout ils font les lois.* » (Exploitant agricole, né en 1952).

Ces systèmes métaphoriques ne sont pas incompatibles entre eux. D'une part, certains événements (trahisons, renversements d'alliance) peuvent relever de plusieurs systèmes métaphoriques en même temps. D'autre part, ils peuvent s'appliquer aux relations entre les personnes, car plus concrètes, plus accessibles (socialement — et télévisuellement), mais aussi aux relations entre les camps politiques, et enfin aux relations entre les nations. Un exemple : la famille des nations. Les petites nations apparaissent dominées par les deux « Grands », l'USA et l'URSS (l'expression « les grands » est un bon exemple de métaphore banalisée). La France devient un petit parent qui court souvent à l'étranger des risques inutiles. Cette interprétation revient à propos du Liban et du Tchad dans nos entretiens. La France a tort de vouloir « jouer dans la cour des grands » (autre métaphore, cette fois du rapport entre classes d'âges scolaires différents). Les deux grands se réconcilient et se brouillent comme des parents (ou des grands frères), mais en même temps, sans qu'on n'en sache rien, ils tirent les ficelles et manipulent les « petits ». Derrière la métaphore familiale ressurgit la métaphore du complot<sup>8</sup>.

Ces interprétations allégoriques peuvent être dites symboliques en un autre sens. Constituant un niveau « second » d'appréhension par rapport au niveau proprement politique des personnes informées politiquement, elles permettent aussi de répondre partiellement à une question qui tourmente à la fois, mais de façon différente, les anthropologues de la religion et les spécialistes de la science politique, celle de la croyance. Croit-on, dans le champ politique, à la télévision ? Croit-on à ce qu'elle dit ? (la télévision parlerait-elle donc toute seule ?) Croit-on à ce que les hommes politiques y disent ? Il y a là le sujet d'innombrables sondages et d'inquiétudes récurrentes.

## **Symbole et croyance**

### ***Le règne du soupçon***

En termes proprement politiques, le soupçon à l'égard de la télévision a une très longue histoire, notamment en France. L'histoire de la télévision y est littéralement hantée par le spectre de l'intervention politique. Le commentaire d'un militant R.P.R. ressortit à cette tradition : « *J'ai vu Chirac à "Face au public"* (N.D.A. Il s'agit sans doute de *L'Heure de vérité* mais les titres des émissions sont rarement retenus), *on l'a réellement assassiné ; enfin, ils ont essayé parce qu'il a été très grand* ». L'enquête révèle une forte corrélation entre la capacité à se montrer critique envers la télévision, le recours à d'autres sources, et le niveau d'engagement politique.

Mais le soupçon politique n'est peut-être qu'une modalité particulière d'une attitude beaucoup plus générale, qui déborde le seul univers politique. A nouveau, nous retrouvons le clivage entre le « *eux* » (ou le « *on* » et le « *nous* »). La télévision livre des images fugitives d'un monde divers, insaisissable, et entaché de suspicion. « *Actuellement il y a une affaire de caisse noire (...). Et puis on met des gars qui, enfin c'est peut-être pas eux les fautifs, mais on en fait tout un — la presse, la télé, la radio — je crois qu'on parle de certaines choses alors qu'on pourrait parler de choses qui ont leur importance et je crois qu'on n'en parle pas assez (...). Moi, je sais pas, je suis sûr qu'il se passe des trucs ; si vous voulez, on en parle très peu ou pas du tout ; et des petits trucs de rien on en parle.* » (Ouvrier, né en 1945). La critique joue dans les deux sens, si la radio ou la télévision se tait, elle omet, si elle parle, elle avoue<sup>9</sup>. Mais elle n'informe pas.

Ce soupçon ressentit individuellement peut être accentué par l'appartenance à une communauté. Toute communauté professionnelle ou confessionnelle tend à se sentir maltraitée par la télévision. Une employée juive déplore l'image qu'« on a donnée » des Israéliens pendant la guerre du Liban, un couple d'agriculteurs l'image ridicule des paysans. De nouveau, selon les cas, l'absence d'image donne prise à la critique autant que leur présence. Les rediffusions d'images d'une édition à l'autre du journal sont critiquées par quatre personnes comme manipulatrices, par une autre comme excessives, comme si la télévision lui donnait en miroir sa propre inquiétude : « *En 78 il y avait aussi de l'insécurité c'était pas des vieilles dames, c'était carrément des attentats dans des foyers de jeunes. C'était au niveau international aussi. On (= les médias) n'en faisait pas autant.* » (Retraitée, née en 1935).

Cette méfiance résulte, comme on l'a déjà analysé, d'une situation de dépendance à l'égard de la télévision (Souchon, 1980). En effet, la télévision c'est ce qui reste quand on n'a aucun autre moyen d'information à sa disposition ou quand on renonce à utiliser d'autres moyens. La télévision résulte rarement d'un choix.

### ***Du qualitatif au quantitatif : le paradoxe de l'hypocrite***

Peut-être s'étonnera-t-on d'une contradiction entre ce que révèlent de façon constante les sondages sur la télévision depuis les années 60, et notre enquête. A la question : « *Les choses se sont-elles passées vraiment, ou à peu près, comme la télévision les raconte ?* », à propos des informations, 68 % répondaient oui en 1975, 59 % en 1987, 65 % en 1988. Chiffres constamment élevés. Mais la confiance est une notion ambivalente. Ce que traduit la contradiction entre le résultat des sondages et nos entretiens, c'est peut-être une structure de croyance du type : « *C'est faux, je me méfie, mais quand même c'est là, devant moi (et je n'ai parfois rien d'autre à ma disposition), donc c'est quand même un peu vrai.* » A certains moments, notamment dans le contexte imposant d'un sondage (où le sentiment de participation à l'élaboration d'une opinion collective et publiée pèse sur les répondants), on répondra affirmativement, quitte à revenir sur cette adhésion dans un entretien. L'attachement à la télévision et aux médias est

d'ailleurs exprimé occasionnellement : « *ça n'a pas l'impartialité totale, ça ne dit pas tout, mais globalement ça mérite quand même une bonne opinion. Mais il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre, ils sont obligés de cacher certaines choses (...)* » (Ouvrier, né en 1955). Voilà un enquêté qui dirait oui à un sondage sur la confiance, alors qu'il critique constamment télévision et radio au cours des deux entretiens.

Ce résultat contrasté entre deux méthodologies se retrouve dans notre enquête. Alors que la méfiance envers la télévision est exprimée plusieurs fois à propos du traitement de l'histoire — tout particulièrement de la Résistance, le sondage traduit un sentiment majoritaire contraire. Roland Cayrol y note « *la faiblesse de l'esprit critique par rapport au traitement télévisuel des événements de l'histoire politique de ces dix dernières décennies* » (Bourdon, Cayrol, Souchon, 1988, p. 82). Dans le cas de la Résistance, 58 % des spectateurs jugent « exacte » la manière de la traiter à la télévision, 9,5 % trop favorable, 8,5 % trop défavorable, 24 % sont « sans opinion ».

### **La confiance, hors les médias**

Le soupçon appelle un complément : on juge la version télévisuelle par rapport à une autre version, jugée plus crédible, plus vraie. Le cas de la radio est trop complexe pour être traité ici. Par contre, l'opposition entre presse écrite et télévision est constante et cohérente chez un petit nombre de personnes : un ouvrier typographe doté d'une forte « culture professionnelle », un agent technique, militant socialiste et lecteur fanatique du *Monde* (*J'ai fait toute mon éducation politique avec « Le Monde »*), un cadre supérieur dans une banque, également consommateur de radio, mettent la presse au premier plan et citent effectivement des souvenirs de presse. Ailleurs, la presse écrite est présente chez beaucoup comme l'est la politique : c'est l'effort qu'il « faudrait faire » pour être « vraiment informé ».

Dans la tradition lazarsfeldienne, les conversations directes sont abondamment citées : les collègues, les clients (chez une femme-guide notamment), des manifestants (quatre fois), la famille, « *des amis de ma fille* », des amis plus politisés. Même chez les moins politisés, la politique, on en parle. Et quand on en parle, on trouve rarement une confirmation de ce qu'offrent les médias, ou l'on trouve, en tout cas, un « autre son de cloche » : « *j'ai vu une manifestation de fonctionnaires l'autre jour dans la rue, et je me suis arrêté pour demander à un manifestant. Il m'a dit que les recrutements étaient arrêtés. Qu'ils avaient beaucoup plus de travail. C'est comme à la poste, il y a un mécontentement. La grève des hôpitaux, la banque, les fonctionnaires, les P.T.T. (...)* ». Dans une enquête qualitative très riche à propos de la grève des mineurs en Grande-Bretagne, Greg Philo (1990) a plusieurs fois commenté cette contradiction entre source directe et télévision. Les sources directes jouent dans le mécanisme de politisation politique. De façon générale, elles renforcent la suspicion qui frappe la télévision.



### **Quand la confiance rejaillit**

C'est aussi de cette télévision parfois détestée que jaillit une manière de vérité. Nous retrouvons ici les événements-fêtes, les moments de réconciliation et d'abolissement des distances. La distance, cette fois, n'est pas située à l'intérieur de l'univers politique. C'est la distance entre le peuple et l'univers politique-télévisuel qui se trouve soudain abolie.

Le 13 février 1984 (peu de temps avant notre deuxième série d'interviews) le leader d'extrême-droite, Jean-Marie Le Pen, faisait son premier passage à « *L'Heure de vérité* », la grande émission — tribune politique de la télévision française. Ce passage fit sensation, chez ses partisans mais plus encore chez ses opposants qui eurent l'impression que le leader du Front national crevait l'écran. Lue plusieurs fois dans la presse, cette observation se trouve confirmée dans notre enquête. La plupart des interviewés citent la « prestation » (pour employer le vocabulaire des journalistes) de Jean-Marie Le Pen : « *Je l'ai vu juste à la fin d'une émission, un quart d'heure avant la fin, face aux journalistes ; bien sûr les journalistes l'accusaient de fascisme et lui s'en défendait ; évidemment, tout ce qu'il dit est vrai parce qu'il parle de choses concrètes, par rapport à la vie de tous les jours, contrairement aux autres qui sont dans l'abstrait.* » (Standardiste, née en 1960). Remarque à souligner car son auteur s'avoue hostile aux thèses de Le Pen sur l'immigration. Juive, elle perçoit aussi son antisémitisme. Mais elle vit dans un univers inquiétant où Le Pen vient combler un vide. Les journalistes ne parlent pas de ce qui « nous préoccupe ». Chez les partisans ou les sympathisants, le thème revient souvent d'un Le Pen « oublié par les médias », ou « attaqué par les journalistes<sup>10</sup> ».

Cette « vérité cachée » a été révélée aussi par la grâce d'une superstar du show-business, Yves Montand, passé avec succès au commentaire politique — passage qui coïncida, lui aussi, avec notre enquête. Yves Montand a fait deux apparitions à la télévision lors de notre enquête. Lors d'un spécial « *Dossiers de l'Écran* » (3 janvier 1984), il répondait à des questions sur ses interventions dans le domaine politique. Lors de l'émission « *Vive La Crise* » (22 février 1984), après un « faux journal » annonçant de dramatiques mesures d'austérité, il montrait des exemples de « réussites françaises ». Six personnes l'ont vu et trois le citent spontanément, ce qui est exceptionnel pour une émission de télévision politique. La plupart des membres du panel en ont entendu parler. L'enthousiasme des spectateurs est remarquable : « *On ne s'est pas revu depuis qu'Yves Montand a parlé à la T.V. (...) il a dit tout haut ce que les gens pensent tout bas.* » (Agricultrice, née en 1935).

Les réactions des personnes plus politisées ou informées ne sont pas nécessairement très différentes. Un cadre, grand lecteur de magazines économiques, voit dans l'émission d'Yves Montand (*Vive la Crise*), un modèle pédagogique : « *Ah oui, il y a quelque chose, cette émission "Vive la crise", je crois que c'est génial ce qui a été fait, ce que d'une part la télévision a osé faire, et osé présenter à 9 h 30, alors ça c'est génial (...). Je crois que pour une fois la télévision française a joué un rôle d'éducation, parce que ça a été une éducation pour beaucoup de monde, d'autant plus que ça a été extrêmement développé, j'ai acheté toute la documentation que j'ai pu trouver* (il cite le

supplément du journal *Libération*) (...), *on a joué, on a tellement bien joué que les gens se sont pris au jeu et moi le premier (...)* ». Comme plus haut, une veuve retraitée projetait sa tristesse sur « les Français », notre cadre projette son sentiment de compréhension sur « les gens ».

Les journalistes, dans leur jargon, ont peut-être raison de parler des effets (« *l'effet Le Pen* », « *l'effet Rocard* ») à propos de ces personnages qui pratiquent le « *parler vrai* », selon une expression souvent appliquée au Premier ministre français. Perçu comme un événement télévisuel mémorable, ce parler vrai ne fonctionne que sous des conditions rhétoriques strictes. D'abord, une certaine rareté — l'apparition trop fréquente du bon médiateur démonétise rapidement ses propos. Ensuite, il s'agit d'un mécanisme largement projectif. Celui qui parle vrai dit moins une vérité nouvelle qu'il ne dit « *tout haut ce qu'on pense tout bas* ». Risquons une formule : parler vrai, c'est dire à la télévision ce qui se dit d'habitude au café. La rhétorique moderne, comme l'ancienne, prend grande considération des lieux où le discours se dit. Troisième trait, qui découle du second : le parler vrai l'est d'autant plus qu'il n'est pas politique, qu'il énonce des vérités proches et quotidiennes — bref, qu'il ne force pas à la métaphore pour être compris.

## Retour sur la symbolique politique

### *La métaphore, un mécanisme symbolique parmi d'autres ?*

Il reste à réunir deux caractéristiques du dispositif d'interprétation symbolique du politique : le mode de croyance et le caractère métaphorique. Soit un énoncé déjà cité : « *les Français sont derrière les hommes politiques comme des enfants* ». Cet énoncé est suggestif. Il évoque des conditions imaginaires où tel deuil politique serait vraiment ressenti comme celui d'un parent. Leurs auteurs, comme vous et moi, savent bien que la métaphore est « littéralement » fautive, mais son efficacité est réelle. Autre exemple : à partir de l'image de Sadate et Begin riant, assis ensemble à la même table, on peut éprouver un sentiment de plaisir à l'idée qu'une réconciliation a eu lieu. Mais se sont-ils vraiment réconciliés ? Quel est la part de spectacle ? A travers eux, Israéliens et Égyptiens (voire Israéliens et Arabes, promesse dont semblait chargé l'événement à l'époque) sont-ils vraiment réconciliés ? Répondre à toutes ces questions relève d'un savoir politique encyclopédique. Par contre, le traitement métaphorique permet une mise en suspens des problèmes : « *Deux frères ennemis se sont réconciliés* ». On peut jouir de la paix, participer à l'événement dans sa dimension sentimentale.

Parce qu'elle est plus facile à saisir dans le texte, parce qu'elle est utilisée à la fois par les journalistes et les spectateurs, notre analyse a donné le privilège à la métaphore. Une deuxième lecture des interviews y fait apparaître d'autres mécanismes que l'on peut dire symboliques permettant de réinterpréter des faits politiques et de s'abriter ainsi d'un discours trop abstrait —

tout en répondant, peut-être, à la demande du sociologue qui vous demande de produire des souvenirs politiques. Si le sauvage de l'anthropologue s'abrite derrière les ancêtres pour légitimer les croyances (Sperber, 1974), le sujet moderne rencontré par le sociologue a d'autres ressources. A de nombreuses reprises, nos interviewés s'abritent derrière un « collectif » lorsqu'il est question de croyance en des événements politiques, ou dans la vérité politique de la télévision (sauf dans le cas où ils peuvent lui opposer, sur un exemple précis, leurs propres sources).

Le mécanisme projectif, qui attribue à d'autres les effets d'une information reçue, permet ainsi l'appréhension d'une information à moindres frais, et peut-être à moindres risques. Le risque, en effet, est double ici : d'affronter seul les conséquences d'un événement, et de devoir répondre en situation d'entretien, d'une affirmation personnelle. Dans plusieurs développements des entretiens, généralement à des moments de forte participation émotionnelle, nos interviewés oscillent entre le « je » et le « ils » (le « ils » représentant non pas les institutions, mais la collectivité nationale, « les Français », « l'opinion », « les gens ».)

Ce mécanisme projectif permet aussi de suspendre la question de la vérité du fait évoqué, puisque l'affirmation se trouve, selon l'expression (métaphorique) de Dan Sperber (1974, p. 115), « mise entre guillemets ». Comme les maximes populaires, le recours à « l'opinion », aux « gens », permet d'affronter le réel et de l'interpréter sans avoir à en répondre : de nouveau, le contraste éclate avec le mode d'interrogation favori de la science politique, le sondage, qui vous somme de prendre individuellement position sur un problème. Le recours à la « mise entre guillemets » y est totalement impossible.

### **Répartition sociale**

Il ne s'agit pas de dire ici que ce mode d'appréhension de la vie politique et de l'information télévisuelle est le seul possible. J'ai volontairement négligé, dans cette présentation, les contributions des personnes les plus politisées — notamment les militants qui produisaient des énoncés susceptibles d'être analysés dans un cadre politologique classique. Mais, contre Hoggart et plus encore contre Bourdieu, ces processus d'interprétation symbolique, cette attention à éclipses, ne me semblent pas devoir être analysés seulement en termes de déficit. Car si l'on interprète, faute de mieux avec certains outils, on interprète tout de même. Étudier de telles interprétations, telle pourrait être la tâche d'une ethnologie politique.

Au moins dans le cadre de cette enquête, cette dimension symbolique de la vie politique me semble concerner tous les sujets, qu'ils soient ou non armés conceptuellement pour analyser la vie politique en termes proprement politiques et y participer. « *Il faut se garder de surestimer les aspects intellectuels des modes de production des représentations, des opinions et des pratiques même chez les sujets reconnus comme socialement compétents; il est important d'isoler dans l'éthos de classe les composantes proprement éthiques ou simplement affectives* » (Percheron,

1985, p. 177). On aimerait ajouter que les composantes affectives de la vie politique concernent aussi les explications scientifiques, souvent supposées à l'abri du recours à de telles métaphores.

Enfin, si la notion de déficit est insuffisante, il reste que le type de processus analysé n'est pas exclusif de fortes différences. D'abord, le dispositif d'interprétation mis en œuvre est extraordinairement ouvert, comme l'est le choix d'un terme pour réaliser une métaphore. Il ne préjuge pas du contenu de l'interprétation, et moins encore du jugement politique qui peut lui être lié ou non. En outre, il n'est pas exclusif de processus de domination. Car si l'existence de ressources symboliques d'accès à la politique est universelle, les ressources conceptuelles restent très inégalement distribuées.

### ***La mémorabilité des événements politiques***

Ce dispositif symbolique a aussi de grandes conséquences, me semble-t-il, sur la construction sociale de la mémoire politique. Les événements cités, nous l'avons perçu plusieurs fois sans être capables d'en apporter la preuve, n'ont pas duré que le temps d'un spectacle. Ils ont été repris, affinés, polis dans des conversations, des échanges.

N'imaginons pas que cette construction de la mémoire soit réservée aux médias, auxquels il est de bon ton d'opposer l'école, lieu par excellence de l'apprentissage conceptuel. Des mécanismes voisins peuvent être mis en œuvre par celle-ci comme par ceux-là. Selon Edmund Leach (1974, p. 91), un processus de sélection mnémonique et symbolique réduit les faits majeurs de l'histoire anglaise du XVI<sup>e</sup> siècle à une série de clichés dans la mémoire des écoliers : *Henri VIII épousa de nombreuses femmes et en assassina plusieurs (...)* » ; *« Mary, reine d'Écosse, fut un monarque féminin voué à l'échec »*, et ainsi de suite : il s'agit chaque fois de faits très personnalisés et élémentaires.

Un autre ethnologue commente ainsi ces exemples, ouvrant un champ de recherche sur la relation entre mémoire et médias : *« Ainsi, la mémorabilité d'un texte semble dépendre d'une structure faite d'homologies et d'inversions que l'usure de la mémoire et mieux encore de la transmission orale lui confère, s'il ne la possède pas d'emblée »* (Sperber, 1974, p. 91). On serait tenté d'opposer sur le même mode qu'Edmund Leach, la politique des professionnels (et des politologues) et celle de monsieur tout-le-monde, et de résumer les faits mémorables de notre histoire politique : *« Le Général de Gaulle fut un homme grand et valeureux qui s'exila deux fois et revint deux fois nous sauver »* ; *« Valéry Giscard d'Estaing fut un homme prétentieux et brillant qui se compromit dans une affaire de diamants... »* Je laisse au lecteur le soin de continuer, il trouvera dans cet article, et surtout dans ses propres mémoires (nationale, communautaire et individuelle) ample matière.

NOTES

- \*. Cet article doit paraître ultérieurement en anglais dans *Media, Culture and Society*. Je remercie la rédaction de cette revue d'avoir bien voulu autoriser cette publication en français dans *Hermès 11-12*.
1. Le compte rendu détaillé de cette enquête sera lu dans : Bourdon, Cayrol et Souchon (1988). Le projet initial a été rédigé par Roland Cayrol et Michel Souchon sans lesquels cet article n'aurait pu voir le jour. Cet article s'appuie essentiellement sur la première partie, qualitative, de l'enquête. La deuxième partie de cette enquête, quantitative, a été réalisée par Roland Cayrol. Les chiffres de sondage que je cite dans la suite de cet article, sauf indication contraire, en proviennent.
  2. Nous nous appuyons sur une enquête auprès d'un panel de trente personnes, revues quatre fois sur un an (1984), avec les ventilations socio-démographiques habituelles. Sur le plan géographique, nous avons traité Paris et cinq personnes dans une ville de province. Le premier entretien portait sur l'itinéraire politique, les événements politiques importants et partait de la consigne « *parlons de votre premier souvenir de politique* ». Les trois entretiens suivants portaient sur les événements politiques survenus depuis l'entretien précédent, avec des relances communes sur certains événements. Rappelons que 1984 fut l'année de la deuxième élection du Parlement européen, sujet de relance qui nous donnait un point de comparaison avec l'objet traditionnel — sacré même — de notre tradition des recherches : les effets à court terme en période électorale. Mener quatre entretiens a permis d'établir une relation de confiance avec les interviewés, et, de mesurer d'un entretien à l'autre les corroborations, les divergences et les contradictions.
  3. C'est non sans hésitation que je me suis résigné à faire appel à un des mots les plus flous du lexique des sciences sociales. Là où les anthropologues disent « symbolique », les historiens des mentalités, en France du moins, parlent volontiers d'« imaginaire », usant d'un terme qui entre en opposition directe avec « symbolique » dans le champ psychanalytique.
  4. La source de mes chiffres est *Médiamétrie, Le Livre de l'Audience*, 1989. *Médiamétrie* est l'organisme national français responsable de la mesure de l'audience de la télévision.
  5. Entretien avec Jean-Pierre Azema, in *Dossiers de l'audiovisuel*, mars 1988, « L'histoire à la télévision ».
  6. Ce n'est pas par coïncidence : « manque » est l'un des termes clef du vocabulaire de la narratologie depuis Vladimir Propp, *The Morphology of the Folk Tale*, Austin : University of Texas Press, 1958.
  7. Tous ces souvenirs sont antérieurs, rappelons-le, à la réactivation qu'a pu provoquer les nombreuses émissions liées au centenaire de la naissance de Charles de Gaulle en 1990.
  8. J'ai parlé de compatibilité entre système métaphorique sans savoir que l'expression était employée, dans un contexte différent, par Lakoff et Johnson, 1985.
  9. Les intellectuels qui critiquent la télévision soit parce qu'elle ne parle pas de culture, soit parce qu'elle en parle mal quand elle en parle, ressemblent donc plus qu'ils ne le croient au reste de la population, sur ce plan au moins... Ce mauvais objet cache l'inconnu et déforme le connu.
  10. Les partisans de Le Pen se révélèrent plus nombreux dans notre échantillon que le recrutement initial ne l'avait laissé prévoir. De même, il fit un score meilleur aux élections (1984, 1988) que dans les sondages pré-électoraux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BECKER, Lee B., COMBS, Maxwell E. Mc and MCLEOD, Jack M., "The Development of Political Cognitions", p. 21-59 in "The Development of Political Cognitions", in S.H. Chaffee (ed.), *Political Communication : Issues and Strategies for Research*, Sage, 1975.

## Jérôme Bourdon

BOURDIEU, Pierre, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979 (notamment le chapitre 8, Culture et Politique, p. 463-524).

BOURDON, Jérôme, « Télévision et politique, état de la question », p. 31-40 in *Société Française*, n° 24, juillet 1987.

BOURDON, Jérôme, CAYROL, Roland, SOUCHON, Michel, *Politique et Télévision*, rapport INA/FNSP, 1988.

DAYAN, Daniel, et KATZ, Elihu, « La télévision et la rhétorique des grandes cérémonies », in Ferro, Marc (éd.), *Film et histoire*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1984, p. 83-97.

ELLIOT, Philip, "Uses and Gratifications Research : A Critique and a Sociological Alternative", p. 249-268 in Blumler Jay G., Katz Elihu (ed.), *The Uses of Mass Communications, Current Perspectives on Gratifications Research*, Sage, 1974.

GAXIE, Daniel, *Le sens caché, Inégalités culturelles et ségrégation politique*. Paris, Seuil, 1978.

HOGGART, Richard, *La Culture du Pauvre*, Paris, Minuit, 1970 (édition originale : *The Uses of literacy*, 1957).

HUYSSSE, L., *L'Apathie politique*, Anvers/Bruxelles, Éditions scientifiques Erasme, 1969.

KATZ, Elihu, "The Tow-Step Flow of Communication : An Up-to-Date report on an Hypothesis", *Public Opinion Quarterly*, vo. XXI, 1957, p. 61-78. Traduit partiellement dans Bourdieu Pierre et al., *Le Métier de sociologue*, Mouton, Troisième édition, 1980.

KATZ, Elihu, BLUMLER, Jay G. and GUREVITCH, Michael, "Utilization of Mass Communication by the Individual", p. 19-34 in Blumler Jay G., Katz Elihu (éd.), *The Uses of Mass Communications, Current Perspectives on Gratifications Research*, Sage, 1974.

LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit, 1985 (édition anglaise originale : *Metaphors we Live by*, 1980).

LEACH, Edmund, *Genesis as Myth, and other Essays*, Londres, 1969, cité par Dan Sperber, 1974.

PASSERON, Jean-Claude, préface à HOGGART Richard. Paris, Minuit, 1970.

PERCHERON, Annick, « La socialisation politique », in Leca Jean et Grawitz Madeleine, *Traité de Science politique*, PUF, 1985.

PHILO, Greg, *Seeing is Believing, the Influence of Television*, Londres, Routledge, 1990.

SOUCHON, Michel, *Petit écran, grand public*, Paris, La Documentation française, 1980.

— « Un avenir pour la télévision publique », in *Études*, octobre 1990, p. 345-356.

SPERBER, Dan, *Le Symbolisme en général*, Hermann, 1974.

TODOROV, Tzvetan, *Théories du Symbole*, Seuil, Collection Points, 1985 (1<sup>re</sup> édition 1977).